

## Rapport sur l'épreuve d'exposé de la préparation d'un cours

Rapport présenté par Mme Agnès SALAVIN

Dossiers proposés aux candidats :

- I. Ernesto Sabato, *Abbadón el exterminador*, 1974  
Juan José Arreola, *Confabulario definitivo*, 1986  
Davier Tomeo, *Zoopatías y zoofilias*, 1992
- II. Arturo Pérez-Reverte, *La Reina del Sur*, 2002  
Isabel Allende, *Eva Luna*, 1987  
Antonio Muñoz Molina, *Diario del Nautilus*, 1986
- III. Rafael Alberti, « L(ibertá) », *El lirismo del alfabeto*, Tempera, 1972  
Mario Benedetti, « Las palabras », *Letras de emergencia*, 1969-1973  
Juan José Millàs, « Leer », *El País*, 14/7/2000
- IV. *Una sola imagen*, foto de Miguel Gómez, 1938  
Emilio Silva, « Las tareas pendientes », *El País*, 2002  
Davier Cercas, *Soldados de Salamina*, 2001
- V. Pablo Picasso, *Les paysans*, huile sur toile, 1906  
Julio Cortázar, « Lucas, sus meditaciones ecológicas » *Un tal Lucas*, 1979  
Garcilaso de la Vega, « Salicio », *Égloga segunda*, 1533

### En guise de préambule

Le rapport de l'an dernier s'est voulu complémentaire des rapports précédents, notamment de celui de 2001, très riche en observations et conseils généraux. En effet, l'esprit qui a présidé l'élaboration du rapport 2002 visait à proposer aux candidats des pistes de réflexion et des suggestions concernant le traitement de chacun des dossiers. Mais en aucun cas, il ne s'agissait de limiter la réflexion des collègues en leur imposant des « corrigés » ou des « modèles ». Le libellé était parfaitement clair, à cet égard : « Qu'on ne s'y trompe pas toutefois ! Ces présentations ne se veulent nullement modélisantes et ne constituent en rien le schéma unique en dehors duquel il n'y aurait pas de salut. Autant dire que les candidats seraient mal avisés de s'essayer à reproduire, dès la prochaine session, des imitations mécaniques des propositions avancées ici. » (*Rapport 2002*, p. 51)

Or, au vu des prestations d'un certain nombre candidats de l'année 2003, il semblerait que cet avertissement n'ait pas été suffisamment pris en compte : des formules, précisément adaptées à tel ou tel dossier, ont été considérées comme de simples recettes, applicables en toutes circonstances, et la perspective originale qui se justifiait, s'en est trouvée forcément dévoyée. Que dire, par exemple, de cette tendance à donner à étudier systématiquement à la maison les documents les plus difficiles, sans étayer le travail individuel de l'élève par un appareil didactique approprié ? Une telle démarche qui consiste à tabler sur l'autonomie de l'élève ne peut être retenue que sous certaines conditions et avec les précautions les plus élémentaires. En réalité, chaque dossier constitue une unité spécifique qui entre en résonance

avec l'acquis culturel et le savoir-faire pédagogique de chacun des candidats. Il ne peut donc y avoir de transposition irréfléchie d'un dossier à un autre.

L'épreuve à caractère professionnel sollicite chez le candidat à l'Agrégation trois types de compétences :

- 1) Universitaire, pour l'analyse des documents.
- 2) Didactique et pédagogique, pour transférer le résultat de ses analyses au niveau de son enseignement.
- 3) Communicationnelle, au moment de l'exposé de son projet au jury.

Ces trois axes sont interdépendants et toute défaillance vis-à-vis de l'un d'entre eux ne peut que porter préjudice au candidat.

**1) L'analyse des documents** porte, au premier chef, sur l'énoncé des directives qu'il est souhaitable de respecter. Cette recommandation, fréquemment rappelée dans les rapports successifs, a été suivie par la plupart des candidats. Mais certains ont fait preuve de scrupules excessifs au point d'adopter à la lettre l'ordre, forcément linéaire, de l'énoncé. Cela a abouti, parfois, soit à une construction bancale de l'exposé, les axes linguistiques n'étant énoncés qu'à la fin, alors qu'ils devraient faire partie intégrante du projet initial, soit à des redondances par un récapitulatif fastidieux et inopérant des mêmes axes.

Dans le même ordre d'idée, des candidats ont omis de justifier leurs choix (peut-être parce que cela n'était pas explicitement spécifié dans les libellés ?) alors qu'il s'agit d'un point incontournable de toute démarche pédagogique qu'il convient de faire valoir, notamment en ce qui concerne l'ordre retenu pour l'étude des documents, les objectifs culturels et linguistiques, les passages éventuels de traduction envisagés, le nombre et la répartition des séances projetées.

Trop souvent l'axe thématique fédérateur des documents n'a pas été clairement dégagé ou encore, le contenu de l'évaluation suffisamment explicité. Or, c'est la définition de l'axe thématique qui parviendra à donner sa cohérence au projet pédagogique. Définir cet axe suppose que l'on ait procédé, au préalable et pour son compte personnel, à une analyse serrée des divers documents, afin d'opérer ultérieurement des choix, sélectionner certains aspects, en éliminer d'autres. Autant d'opérations qu'il conviendra de justifier autrement que par la déclaration pure et simple du « manque d'intérêt » de tel ou tel élément, ou de sa difficulté. Il s'agit donc dans cette étape fondamentale d'exercer sa capacité d'analyse et de synthèse, associée à l'intelligence de la situation pédagogique. Faute de quoi, la mise en œuvre didactique risque de pécher par son incohérence.

Mais le plus préoccupant dans le défaut d'analyse est qu'il aboutit dans bien des cas à l'escamotage de la dimension littéraire des textes, ces derniers étant réduits à de simples « réserves » de matériel linguistique. Dans ce cas de figure, le projet de l'enseignant n'a plus de fil conducteur, il est délié de son origine et ne semble pas avoir de but affiché : on assiste à un énoncé de mesures « pédagogiques » mécaniques et artificielles, sans lien logique entre elles. Un constat regrettable concerne également la spécificité générique des documents proposés à l'étude. Il n'est pas concevable que des documents iconographiques comme ceux encore proposés cette année (deux tableaux, une photo) soient évincés de l'analyse en classe, et se voient relégués au stade de support au réemploi de structures par l'élève à la maison. Une solide compétence en méthodologie de l'analyse des textes et de l'image s'avère donc

indispensable pour tirer tous les fruits de la confrontation des documents en présence. Une lecture trop rapide ou une analyse superficielle des éléments du dossier peuvent également conduire le candidat à faire des erreurs d'appréciation sémantique, ou syntaxique, voire à tomber dans le contresens.

Dans « Baby HP » (dossier I), il était réducteur de ne voir qu'une « vision drôle des relations parents/enfants », ou de se polariser sur le ton humoristique du texte, sans percevoir que l'extrait de *Confabulario definitivo* était une parodie qui prenait toute sa force de la combinaison entre humour noir et horreur, l'enfant étant réduit à l'état d'objet de consommation. Dans le même dossier, s'il était souhaitable de faire remarquer aux élèves la concordance entre le nom du protagoniste et celui de l'auteur (Ernesto Sábato), il était, en revanche, erroné, du point de vue des critères narratologiques, de parler d'« auteur protagoniste » opposé à un « narrateur externe ». De même, expliquer le manque de réaction des gens face à l'horrible métamorphose du sujet (1.41-43) par un retour à la vraisemblance, celle du « rêve » (« cauchemar » eût été mieux adapté !) contribue à nier la dimension fantastique du passage qui, à sa manière, dépeint l'extrême solitude de l'homme, dans une société argentine d'avant la dictature, où la seule façon de survivre est l'acceptation, la résignation, l'aveuglement. Le jury, par ailleurs, a pu relever des manques au niveau de la culture générale : le rapprochement entre Edmundo Dantés et le Comte de Montecristo (dossier II) n'a pas toujours été opéré. Il a apprécié, en revanche, qu'il soit fait explicitement allusion au roman d'aventure du XIX<sup>e</sup> siècle et à A. Dumas, avec l'intertextualité mise en jeu pour illustrer l'idée de l'évasion possible par la lecture.

Une attention trop superficielle accordée aux documents iconographiques a conduit à des erreurs d'appréciation. Une analyse plus fine aurait évité une certaine forme de cécité vis-à-vis des correspondances à établir avec les autres éléments du dossier. Le graphisme d'Alberti (dossier III) a désarçonné certains candidats qui n'ont pas vu que le titre du tableau (« Libertá ») était une reprise littérale des signes peints représentant chacune des lettres du mot : il ne s'agissait pas seulement d'« une initiale » décorée ! Le jeu plastique engagé par le peintre-poète, qu'il aurait fallu analyser de façon détaillée (lignes, couleurs, mouvement, composition) entrait en correspondance à la fois avec le poème de Benedetti, par la thématique suggérée de la liberté à affirmer en toute circonstance (ici, la dictature en Uruguay), et avec le texte de Juan José Millás, plus récent, qui exaltait la jouissance physique et spirituelle procurée par les mots. En effet, l'œuvre d'Alberti fait la part belle au plaisir et au lyrisme, par la suggestion graphique de la force sonore du mot « Libertá » ; certains y ont vu, à juste raison, l'évocation d'une portée musicale. Il était tout aussi intéressant d'observer l'orthographe italianisante du mot, Alberti étant à l'époque réfugié en Italie, après l'avoir été en Argentine, pour fuir le régime franquiste. Enfin « Libertá » est l'anagramme d'« Alberti » ce qui n'est pas anodin quand on sait l'engagement politique du poète. Le jury a été très sensible à l'excellence d'une prestation qui a su mettre en valeur toute la dimension plastique et symbolique de ce document, en relation avec les deux autres. En revanche, certains candidats, obnubilés par l'idée de dictature, n'ont pas perçu le lien qui existait entre ces deux documents (Benedetti et Alberti) et le texte de Juan José Millás « Leer », alors que l'axe fédérateur pouvait se dégager à partir d'une réflexion sur l'usage de « palabras ».

Dans le même ordre d'idée, la perception faussée par un défaut d'analyse du tableau de Picasso (dossier V) a mené à des impasses, voire à des contresens. Forcer la lecture de l'œuvre pour la faire obligatoirement coïncider avec un schéma de séquence dénote un manque de réceptivité ou de disponibilité face à la représentation iconographique. Il était, en effet, très partial de vouloir n'y trouver que les signes d'une opposition avec l'églogue de

Garcilaso qui se manifesterait en termes de « dureté » : « l'homme écrasé par son fardeau », le rouge signifiant « la destruction », « l'agressivité », alors que l'étude de la composition, des formes, des couleurs, aurait dû conduire, comme quelques candidats l'ont perçu, à l'évocation de la rudesse certes, mais aussi de la beauté, de la fragilité. La force du paysan y est magnifiée, tel un puissant Atlante portant la beauté de la nature (le panier débordant de fleurs épanouies). Son attitude dynamique et sereine, la grâce mélancolique de la jeune fille, l'étroite symbiose entre l'être humain et l'animal, le tout baignant dans une atmosphère colorée chaude où dominant les tons fauves et ocres, aurait dû retenir davantage l'attention des candidats, et les amener à s'interroger sur une interprétation symbolique possible : non pas copie du réel, mais recréation de la beauté de l'homme et de la nature par l'art. En cela, poème et tableau pouvaient trouver un point de rapprochement, le texte de Cortázar apparaissant comme en contrepoint, par le ton et l'argumentation. Mais il ne fallait pas omettre de signaler cependant, qu'en dernier ressort, « Lucas, sus meditaciones ecológicas » défend la thèse selon laquelle la nature n'est intéressante que dans ses représentations artistiques !

Dans ce même dossier, l'occasion était belle pour le candidat de manifester ses compétences en matière de versification et d'analyse poétique, dans le but de sensibiliser les élèves à cette forme d'expression. Le jury a pu constater des défaillances à ce sujet, dans la non-reconnaissance de l'alternance entre heptasyllabes et hendécasyllabes dans l'éplogue de Garcilaso.

Ces quelques exemples illustrent la nécessité, pour le candidat, de mettre en oeuvre ses capacités d'analyse universitaire avant d'entreprendre tout autre démarche. Mais celle-ci ne saurait en aucun cas se substituer à la dimension pédagogique que requiert cette épreuve professionnelle. On a vu, à regret, tel ou tel candidat traiter brillamment la part analytique du dossier sans que celle-ci débouche sur un projet pédagogique construit et solide. L'entreprise demeurait alors vaine !

**2) Toute proposition de mise en application pédagogique** doit être soumise à estimation : à quel moment de la progression l'envisager ? Comment la mettre en oeuvre et dans quel dessein ? Il convient aussi de préciser d'emblée le nombre de séances prévues pour chacune des séquences projetées, sur la base d'une réflexion réaliste. Trop de candidats, se sentant pressurisés par un devoir d'efficacité, et par une exigence de diversité au sein de leurs activités pédagogiques, ont tendance à être désarçonnés face à la densité des documents et à ne plus savoir apprécier la durée nécessaire à leur exploitation. Que dire de cette proposition d'étudier un texte long et complexe en une heure, sans autre forme de procès ? Vider les documents de leur sens profond sous prétexte de fuir un ennui supposé de la classe n'est pas formateur pour l'élève ni satisfaisant pour le professeur. À l'inverse, faire abstraction des contraintes horaires actuelles en 1<sup>ère</sup> et terminale au risque de prolonger l'étude d'un dossier de façon indue est tout aussi dommageable. Peu de candidats ont eu l'idée de proposer des activités en demi-groupe, alors qu'il s'agit d'une réalité de terrain en 2<sup>de</sup>, 1<sup>ère</sup> et terminale. On a pu remarquer également une difficulté à cerner le niveau réel de certains documents par rapport à d'autres. Les analyses étant superficielles, des appréciations ont manqué de discernement: dans le dossier II, le texte de Muñoz Molina considéré comme « par trop difficile » (« parce que les verbes sont au présent » !!) a, pourtant, été étudié en premier lieu.

Les objectifs linguistiques sont trop souvent choisis de manière aléatoire et, de ce fait, mal adaptés au niveau de la classe prévu par le libellé. Il convient, évidemment, de les relier à la forme et au sens du document : certains exercices proposés aux élèves consistaient à faire

dire l'inverse du contenu ! Dans le texte de Millás, « Leer », l'emploi de l'impératif négatif aboutissait à : « ¡ No comas palabras ! » Par ailleurs, « como si » n'est pas la seule structure intéressante de l'espagnol !

La réflexion du candidat devrait l'amener à calibrer la teneur des tâches à effectuer par les élèves, ainsi que leur évaluation, sans présumer de leurs forces, ou, au contraire, opter pour une simplification à l'extrême : on ne peut traiter des élèves de second cycle comme des élèves de 4<sup>ème</sup> en leur proposant des amorces élémentaires ou des jeux inadaptés. Le but recherché est de parvenir à mettre les documents choisis à la portée des élèves, sans renoncer toutefois à leur faire franchir un pas supplémentaire sur la voie du progrès.

L'exposé doit donner au candidat l'occasion d'explicitier au jury les modalités concrètes mises en œuvre, sa façon de guider les élèves vers plus de savoir et de savoir-faire. Trop de candidats se contentent d'indiquer des perspectives à atteindre, sans fournir d'éléments d'appréciation significatifs sur la démarche adoptée, ou sans se préoccuper de baliser suffisamment le terrain pour aider les élèves, notamment dans les questions posées, ou dans l'estimation des prérequis nécessaires. Comment amener une classe à percevoir la complexité et la richesse du dossier sur le devoir de mémoire (dossier IV), si l'on passe sous silence des références historiques concernant El Valle de los Caídos ou le lien complexe entre les républicains espagnols et la France ? De quelle façon un candidat envisage-t-il de « lever les difficultés liées au langage poétique » ? Comment les élèves pourront-ils découvrir seuls les prémices du cubisme dans la facture du tableau de Picasso ? Organisation d'un débat au sein de la classe ? Pourquoi pas ? Mais une telle entreprise exige tout autant de préparation et de précautions à prendre pour que celui-ci soit véritablement fructueux et constructif.

Le maître mot maintes fois utilisé par les candidats, comme un leitmotiv lancinant a été, cette année, le mot « repérage » avec tous ses dérivés. Le bien fondé de cette démarche (d'ailleurs souvent limitée au « surlignage ») n'est assuré que si le but recherché par l'enseignant est explicitement annoncé. Or, trop souvent, cette mesure s'est révélée dénuée d'intérêt, car elle ne débouchait sur aucune production relative au sens : dans de texte de Juan José Millás, il s'agissait de faire relever aux élèves les champs lexicaux de la nourriture et des sentiments mais ce, sans aucune précision concernant la perspective générale fédérant les divers éléments du dossier. Une telle mesure tournait alors à vide !

Le jury souhaiterait également se rendre compte, par quelques exemples, des réponses que le professeur attend de ses élèves dans les exercices proposés. Il a, par ailleurs, été surpris d'entendre émettre, chez certains, les consignes destinées aux élèves, formulées en français ! Mais tout aussi problématique sont apparues les erreurs commises en espagnol (prononciation défectueuse, accentuation déplacée et tendance à l'*agudismo*, confusions grammaticales). Une connaissance précise des catégories grammaticales et morphosyntaxiques est indispensable, à la fois pour affronter l'épreuve et pour enseigner !

Ainsi, les candidats gagneraient à plus de précision dans le descriptif et la justification de leur démarche, le corrélat étant que cette dernière devrait s'en trouver mieux structurée vis-à-vis de la classe concernée. Mais il ne faudrait pas pour autant sombrer dans un excès de « quadrillage », peu épanouissant pour l'élève, lequel se verrait bridé, par exemple, par d'impitoyables batteries de questions, ou par un prurit de notation (orale et écrite) dont les critères demeureraient, d'ailleurs, sibyllins.

**3) Cette épreuve, en français, est exigeante du point de vue de l'expression et de la communication.** Certains candidats ont eu des difficultés à construire convenablement leurs phrases, ex. : « le type de verbe qu'il s'agit, ... » ; « pour leur faire parler de la comparaison » ; « pour leur faire arriver à la conclusion » ; « les lignes directives ». Tout relâchement est à proscrire : les tics de langage, les « en fait », « quoi » répétés à longueur de phrases; les liaisons ignorées ou mal faites, les hispanismes qui se multiplient, ex. : « c'est très facile que les élèves voient... » ; les phrases commencées et inachevées, voici autant d'erreurs et d'imperfections qui, accumulées, lassent un jury pourtant très disposé à l'écoute bienveillante.

Le candidat doit se préparer à utiliser ses notes de manière efficace, sans sombrer dans une lecture monocorde, ni avoir à feuilleter une liasse de papiers, dans l'espoir vain de retrouver une idée égarée.

La reprise, qui est un dialogue avec le jury, est à considérer comme un moment constructif. L'ouverture d'esprit est une qualité dont le candidat peut faire preuve à cette occasion. Inutile pour lui de s'enfermer obstinément dans un projet dont on vient de lui signaler quelques lacunes : la perche tendue ouvre un moment de réflexion supplémentaire destinée à améliorer le propos initial. Le candidat, à cet ultime moment de l'épreuve, est invité à parachever sa prestation, en affirmant sa compétence professionnelle : le jury apprécie vivement qu'un réel échange puisse s'instaurer de la sorte. C'est d'ailleurs à l'issue d'une brillante prestation et d'un débat très fructueux avec le jury qu'une candidate a obtenu la note maximale. Cette dernière précision vise à rassurer les futurs candidats sur la disposition d'esprit du jury à leur égard : qu'ils soient convaincus que ce dernier est tout disposé à valoriser sans restriction les qualités qu'il aura décelées lors de cette épreuve, dont on tient à rappeler qu'elle réunit étroitement compétences universitaires et pédagogiques.

Outre l'indispensable lecture d'ouvrages concernant l'approche méthodologique de l'analyse des textes (poésie, roman, extrait de presse) et l'étude de l'image (photo, peinture, bande dessinée), il serait bon que les candidats puissent se reporter aux travaux suivants

- Bedel, JM; Bermejo, C; Blanco, A; Martineau, M; *Un regard sur la pédagogie de l'espagnol*, CRDP des Pays de Loire (1996)

- *Enseigner au collège*, programme et documents d'accompagnement, CNDP (2002). Ouvrage utile, même si l'on enseigne au lycée, car il donne de nombreuses pistes pour aborder divers documents.

## Dossier I

### Agrégation interne d'espagnol. Session 2003

#### Épreuve orale d'admission - 1

#### Exposé de la préparation d'un cours suivi d'un entretien

Vous souhaitez étudier en classe de Première ces trois textes.

Quel travail conduirez-vous en classe pour permettre à vos élèves d'accéder à leur sens et d'en étudier les ressorts narratifs?

Quels axes linguistiques allez-vous privilégier?

Quel(s) type(s) d'évaluation envisagez-vous?

Sin que atinara a nada (¿para qué gritar? ¿para que la gente al llegar lo matara a palos, asqueada?), Sábato observó cómo sus pies se iban transformando en patas de murciélago. No sentía dolor, ni siquiera el cosquilleo que podía esperarse a causa del encogimiento y resecamiento de la piel, pero sí una repugnancia que se fue acentuando a medida que la transformación progresaba: primero los pies, luego las piernas, poco a poco el torso. Su asco se hizo más intenso cuando se le formaron las alas, acaso por ser sólo de carne y no llevar plumas. Por fin, la cabeza. Hasta ese momento, había seguido el proceso con su vista, y aunque no se atrevió a tocar con sus manos, todavía humanas, las patas de murciélago, no pudo dejar de ver con horrenda fascinación las garras de gigantesca rata, arrugada la piel como la de un anciano milenario. Pero luego, como ya se ha dicho, lo que más le impresionó fue el surgimiento de las enormes alas cartilagosas. Pero cuando el proceso alcanzó la cabeza y empezó a sentir cómo se alargaba su hocico y cómo le crecían los largos pelos sobre la nariz husmeante, su horror alcanzó la máxima e indescriptible intensidad. Durante un tiempo quedó paralizado en la cama, donde lo había sorprendido la transformación. Trató de conservar la calma y hacerse un plan. En ese plan entraba el propósito de mantenerse callado, pues con gritar sólo lograría el acceso de personas que lo matarían despiadadamente con fierros. Había, sí, la frágil esperanza de que comprendieran que esa inmundicia viviente era él mismo, puesto que no era lógico que se hubiese instalado en su lugar de modo inexplicable.

En su cabeza de rata bullían las ideas.

Se incorporó, por fin, y sentado, trató de serenarse y tomar las cosas como eran. Con cierto cuidado, como si se tratara de un cuerpo extraño a él mismo (como de algún modo lo era), se movió hasta ponerse en la posición que acostumbraba tomar un ser humano para levantarse de la cama: es decir, se sentó de costado, con los pies colgando hacia el suelo. Entonces advirtió que las patas no alcanzaban el piso. Pensó que por la contracción de los huesos, su tamaño se había hecho menor, aunque no demasiado, lo que explicaba la piel tan arrugada. Calculó que su estatura podía alcanzar más o menos el metro veinte. Se levantó, y se contempló en el espejo.

Durante largo rato permaneció sin moverse. Había perdido la calma y ahora lloraba en silencio ante el horror.

Hay gente que tiene ratas en su casa, fisiólogos como Housay, que experimentan con esos asquerosos bichos. Pero él había pertenecido siempre a la clase de gente que siente invencible asco ante la sola vista de una rata. Es imaginable, pues, lo que podía sentir ante una rata de un metro veinte, con inmensas alas cartilagosas, con la repulsiva piel arrugada de esos monstruos. ¡Y él dentro!

Su vista había comenzado a debilitarse y entonces tuvo la repentina convicción de que ese debilitamiento no era un fenómeno pasajero ni producto de su emoción, sino que avanzaría paulatinamente hasta llegar a la ceguera total. Así fue: en pocos segundos más, aunque esos segundos le parecieron siglos de catástrofes y pesadillas, sus ojos llegaron a la absoluta negrura. Quedó paralizado, aunque sentía que su corazón golpeaba tumultuosamente y que su piel temblaba de frío. Luego, poquito a poquito, se acercó tanteando hacia la cama y se sentó a su costado.

Así permaneció un tiempo. Hasta que de pronto, sin poder retener, olvidando su plan y sus razonables prevenciones, se encontró lanzando un inmenso y pavoroso grito de socorro. Pero un grito que no era humano ya sino el estridente y nauseabundo chillido de una gigantesca rata alada. Vino gente, como es natural. Pero no manifestó ninguna sorpresa. Le preguntaron qué pasaba, si se sentía mal, si quería una taza de té.

No advertían su cambio.

No respondió nada, no dijo una sola palabra, pensando que sólo lograría que lo tomaran por loco. Y decidió tratar de vivir de cualquier manera, guardando su secreto, aun en condiciones tan horribles.

Porque el deseo de vivir es así: incondicional e insaciable.

Ernesto Sábato, Abbadón el exterminador, Barcelona, Seix Barral, 1974

## Baby H. P.

Señora ama de casa: convierta usted en fuerza motriz la vitalidad de sus niños. Ya tenemos a la venta el maravilloso Baby H. P., un aparato que está llamado a revolucionar la economía hogareña.

El Baby H. P. es una estructura de metal muy resistente y ligera que se adapta con perfección al delicado cuerpo infantil, mediante cómodos cinturones, pulseras, anillos y broches. Las ramificaciones de este esqueleto suplementario recogen cada uno de los movimientos del niño, haciéndolos converger en una botellita de Leyden<sup>1</sup> que puede colocarse en la espalda o en el pecho, según necesidad. Una aguja indicadora señala el momento en que la botella está llena. Entonces usted, señora, debe desprenderla y enchufarla en un depósito especial, para que se descargue automáticamente. Este depósito puede colocarse en cualquier rincón de la casa, y representa una preciosa alcancía de electricidad disponible en todo momento para fines de alumbrado y calefacción, así como para impulsar alguno de los innumerables artefactos que invaden ahora, y para siempre, los hogares.

De hoy en adelante usted verá con otros ojos el agobiante ajeteo de sus hijos. Y ni siquiera perderá la paciencia ante una rabieta convulsiva, pensando que es fuente generosa de energía. El pataleo de un niño de pecho durante

<sup>1</sup> Botella de Leyden: condensador eléctrico en forma de botella o vaso de vidrio.

35 las veinticuatro horas del día se transforma, gracias al Baby H. P., en unos útiles segundos de tromba licuadora, o en quince minutos de música radiofónica.

Las familias numerosas pueden satisfacer todas sus demandas de electricidad instalando un Baby H. P. en cada uno de sus vástagos, y hasta realizar un pequeño y lucrativo negocio, transmitiendo a los vecinos un poco de la energía sobrante. En los grandes edificios de departamentos pueden suplirse satisfactoriamente las fallas del servicio público, enlazando todos los depósitos familiares.

35 El Baby H. P. no causa ningún trastorno físico ni psicológico en los niños, porque no cohibe ni trastorna sus movimientos. Por el contrario, algunos médicos opinan que contribuye al desarrollo armonioso de su cuerpo. Y por lo que toca a su espíritu, puede despertarse la ambición individual de las criaturas, otorgándoles pequeñas recompensas cuando sobrepasen sus récords habituales. Para este fin se recomiendan las golosinas azucaradas, que devuelven con creces su valor. Mientras más calorías se añadan a la dieta del niño, más kilovatios se economizan en el contador eléctrico.

45 Los niños deben tener puesto día y noche su lucrativo H. P. Es importante que lo lleven siempre a la escuela, para que no se pierdan las horas preciosas del recreo, de las que ellos vuelven con el acumulador rebosante de energía.

50 Los rumores acerca de que algunos niños mueren electrocutados por la corriente que ellos mismos generan son completamente irresponsables. Lo mismo debe decirse sobre el temor supersticioso de que las criaturas provistas de un Baby H. P. atraen rayos y centellas. Ningún accidente de esta naturaleza puede ocurrir, sobre todo si se siguen al pie de la letra las indicaciones contenidas en los folletos explicativos que se obsequian con cada aparato.

55 El Baby H. P. está disponible en las buenas tiendas en distintos tamaños, modelos y precios. Es un aparato moderno, durable y digno de confianza, y todas sus coyunturas son extensibles. Lleva la garantía de fabricación de la casa J. P. Mansfield & Sons, de Atlanta, III.

## *El hombre leopardo*

– ¿Qué me dice usted de esas manchas? – le pregunté al dermatólogo, apenas terminó de examinarme.

– Lo siento, – me dijo el médico–, pero se está convirtiendo usted en un leopardo.

Yo me eché a reír. “Es usted un hombre muy ocurrente”, le dije. Pero el médico me miró gravemente a los ojos (me estuvo mirando durante un buen rato, sin desviar la mirada ni pestañear) y comprendí por fin que no bromeaba.

– Podría recetarle cualquier pomada y decirle que se le marcharán con el tiempo –añadió–. No me gusta, sin embargo, engañar a mis pacientes. Prefiero decirles la verdad, por muy dura que sea. Esas manchas no se le marcharán nunca. Hay manchas que llegan y se van con un buen lavado. Poco más o menos, son como las que descubrí en la pechera de su camisa, antes de que se la quitase. Otras manchas, por el contrario, aparecen y se quedan para siempre. Las suyas pertenecen precisamente a esa categoría. No podrá quitárselas nunca, aunque se las lave con lejía y un buen estropajo. Vea su espalda en ese espejo: manchas de leopardo.

– Tiene usted razón –le dije–. Ahí están. Manchas de leopardo. No podía sospechar que tuviese tantas.

– Podrían ser de jaguar –me explicó el médico, ayudándome a ponerme la camisa–, pero no lo son. Son precisamente de leopardo. Eso sí que lo tengo claro.

Le pregunté cómo distinguía las manchas de jaguar de las manchas de leopardo y me explicó que las manchas de los jaguares eran jaspeadas en la cabeza, en la cola y extremidades del animal, y anilladas con otra manchita en su interior en el resto del cuerpo.

– Para distinguir la piel de un jaguar de la de un leopardo –añadió luego–, basta tener en cuenta que las manchas de estos últimos animales no tienen manchitas en su interior.

–Vaya por Dios –suspiré, anudándome la corbata–. Me gustará saber lo que pensarán mis amantes.

–No se preocupe –me dijo el médico, consultando su reloj de pulsera–. Será usted quien, poco a poco, vaya perdiendo su afición por las mujeres y quien a la postre renuncie a ellas. Cuando esas manchas acaben definiéndose un poco más, usted acabará comprendiendo que lo suyo son las leopardas. Emigrará a lo más profundo de la selva africana, se esconderá entre la maleza, o incluso en lo alto de los árboles, acechará los mínimos movimientos de sus presas y apenas se pongan a su alcance saltará sobre ellas y les clavará en el cuello sus poderosas garras. Como podrá usted comprender fácilmente, señor mío, contra eso servirían de muy poco todos los potingues y todas las aspirinas que yo pudiera recetarle ahora.

Cuando volví a casa, se lo conté a mi mujer. No le hablé, por supuesto, de que acabaría perdiendo el gusto por mis amantes (motivo de casi todas nuestras trifulcas matrimoniales) ni de mi futura afición por las leopardas. Me limité a decirle que iba para leopardo y que el médico pensaba que se trataba de un fenómeno irreversible, pero que desconocía la causa de aquella curiosa metamorfosis. Mi mujer se echó a reír y me dijo que aquello le iba a brindar por fin una estupenda oportunidad para divorciarse o, mejor todavía, para pedir la nulidad de nuestro matrimonio.

Javier Tomeo, Zoopatías y zoofilias, Mondadori España, 1992

## Dossier II

### Agrégation interne d'espagnol. Session 2003

#### Épreuve orale d'admission - 1

#### Exposé de la préparation d'un cours suivi d'un entretien

Vous souhaitez étudier en classe de Terminale les documents de ce dossier.

Votre objectif est double: amener vos élèves à comprendre le sens des documents et veiller à l'enrichissement linguistique de leur expression. Comment procédez-vous? Vous exposerez en les justifiant la démarche adoptée et les choix opérés.

Quel(s) type(s) d'évaluation envisagez-vous à l'issue de cette séquence?

Volvió al libro. A Edmundo Dantés acababan de tirarlo por un acantilado dentro de un saco y con una bala de cañón a los pies como lastre, creyendo habérselas con el cuerpo difunto del abate viejito. *El cementerio del castillo de If era el mar...* leyó, ávida. Espero que salga de ésta, se dijo pasando con rapidez a la siguiente página y al siguiente capítulo: *Dantés, sobrecogido, casi sofocado, tuvo con todo suficiente serenidad para contener la respiración...* Teresa nunca había imaginado que un libro absorbiera la atención hasta el punto de estar deseando quedarse tranquila y seguir justo donde lo acababa de dejar, con una señalita puesta para no perder la página. Patricia le proporcionó aquél después de hablar mucho de ello, admirada Teresa de verla tanto tiempo quieta mirando las páginas de sus libros; de que se metiera todo eso en la cabeza y prefiriese aquello a las telenovelas –a ella le encantaban las series mejicanas, que traían acento de su tierra– y las películas y los concursos que las otras reclusas se agolpaban a ver en la sala de la televisión. Los libros son puertas que te llevan a la calle, decía Patricia. Con ellos aprendes, te educas, viajas, sueñas, imaginas, vives otras vidas y multiplicas la tuya por mil. A ver quién te da más por menos, Mejicanita. Y también sirven para tener a raya muchas cosas malas: fantasmas, soledades y mierdas así. A veces me pregunto cómo conseguí montároslo las que no leéis. Pero nunca dijo deberías leer alguno, o mira éste o aquel otro; esperó a que Teresa se decidiera ella sola, después de sorprenderla varias veces curioseando entre los veinte o treinta libros que renovaba de vez en cuando, ejemplares de la biblioteca de la prisión y otros que le mandaba algún familiar o amigo de afuera...

Leer, había aprendido en la cárcel, sobre todo novelas, le permitía habitar su cabeza de un modo distinto; cual si al difuminarse las fronteras entre realidad y ficción pudiera asistir a su propia vida como quien presencia algo que les pasa a los demás. Aparte de aprenderse cosas, leer ayudaba a pensar diferente, o mejor, porque en las páginas otros lo hacían por ella. Resultaba más intenso que en el cine o en las teleseries; éstas eran versiones concretas, con caras y voces de actrices y actores, mientras que en las novelas podías aplicar tu punto de vista a cada situación o personaje. Incluso a la voz de quien contaba la historia: unas veces narrador conocido o anónimo, y otras una misma. Porque al pasar cada hoja –eso lo descubrió con placer y sorpresa– lo que se hace es escribirla de nuevo. Al salir de El Puerto, Teresa había seguido leyendo guiada por intuiciones, títulos, primeras líneas, ilustraciones de portadas. Y ahora, aparte de su viejo *Montecristo* encuadernado en piel, tenía libros propios que iba comprando poquito a poco, ediciones baratas que conseguía en mercadillos callejeros o en tiendas de libros usados, o volúmenes de bolsillo que adquiría tras dar vueltas y vueltas a esos expositores giratorios que tenían algunas tiendas...

También leyó otro bien extraño, difícil de comprender, pero que la había subyugado porque reconoció desde el primer momento la tierra y el lenguaje y el alma de los personajes que transitaban por sus páginas. El libro se llamaba *Pedro Páramo*, y aunque Teresa nunca llegaba a desentrañar su misterio, volvía sobre ese libro una y otra vez abriéndolo al azar para releer páginas y páginas. El modo en que allí discurrían las palabras la fascinaba como si se asomara a un lugar desconocido, tenebroso, mágico, relacionado con algo que ella misma poseía –de eso estaba segura–, en algún lugar oscuro de su sangre y su memoria: *Vine a Comala porque me dijeron que acá vivía mi padre, un tal Pedro Páramo...* Y de ese modo, después de sus muchas lecturas en el Puerto de Santa María, Teresa continuaba sumando libros, uno tras otro, el día libre de cada semana, las noches en que se resistía al sueño. Hasta el familiar miedo a la luz gris del alba, aquellas veces que se tornaba insoportable, podía tenerlo a raya, en ocasiones, abriendo el libro que estaba sobre la mesita de noche. Y así, Teresa comprobó que lo que no era más que un objeto inerte de tinta y papel, cobraba vida cuando alguien pasaba sus páginas y recorría sus líneas, proyectando allí su existencia, sus aficiones, sus gustos, sus virtudes o sus vicios. Y ahora tenía la certeza de algo vislumbrado al principio, cuando comentaba con Pati O'Farrell las andanzas del infortunado y luego afortunado Edmundo Dantés: que no hay dos libros iguales porque nunca hubo dos lectores iguales. Y que cada libro leído es, como cada ser humano, un libro singular, una historia única y un mundo aparte.

Arturo Pérez-Reverte, *La Reina del Sur*, Alfaguara, 2002

...Desperté de madrugada. Era un miércoles suave y algo lluvioso, en nada diferente de otros en mi vida, pero éste lo atesoro como un día único, reservado sólo para mí. Desde que la maestra Inés me enseñó el alfabeto, escribía casi todas las noches, pero sentí que ésta era una ocasión diferente, algo que podría cambiar mi rumbo. Preparé un café negro y me instalé ante la máquina, tomé una hoja de papel limpia y blanca, como una sábana recién planchada para hacer el amor y la introduje en el rodillo. Entonces sentí algo extraño, como una brisa alegre por los huesos, por los caminos de las venas bajo la piel. Creí que esa página me esperaba desde hacía veintitantos años, que yo había vivido sólo para ese instante, y quise que a partir de ese momento mi único oficio fuera atrapar las historias suspendidas en el aire más delgado, para hacerlas mías. Escribí mi nombre y en seguida las palabras acudieron sin esfuerzo, una cosa enlazada con otra y otra más. Los personajes se desprendieron de las sombras donde habían permanecido ocultos por años y aparecieron a la luz de ese miércoles, cada uno con su rostro, su voz, sus pasiones y obsesiones. Se ordenaron los relatos guardados en la memoria genética desde antes de mi nacimiento y muchos otros que había registrado en mis cuadernos. Comencé a recordar hechos muy lejanos, recuperé las anécdotas de mi madre cuando vivíamos entre los idiotas, los cancerosos y los embalsamados del profesor Jones; aparecieron un indio mordido por una víbora y un tirano con las manos devoradas por la lepra; rescaté a una solterona que perdió el cuero cabelludo como si se lo hubiera arrancado una máquina bobinadora, un dignatario en su sillón de felpa obispal, un árabe de corazón generoso y tantos otros hombres y mujeres cuyas vidas estaban a mi alcance para disponer de ellas según mi propia y soberana voluntad. Poco a poco el pasado se transformaba en presente y me adueñaba también del futuro, los muertos cobraban vida con ilusión de eternidad, se reunían los dispersos y todo aquello esfumado por el olvido adquiría contornos precisos. Nadie me interrumpió y pasé casi todo el día escribiendo, tan absorta que hasta me olvidé de comer. A las cuatro de la tarde, vi surgir ante mis ojos una taza de chocolate.

–Toma, te traje algo caliente...

Miré esa figura alta y delgada, envuelta en un kimono azul y necesité algunos instantes para reconocer a Mimi, porque yo andaba en plena selva dando alcance a una niña de cabellera roja... Sobre la mesa crecía un cerro de páginas salpicadas de anotaciones, correcciones, jeroglíficos y manchas de café, pero recién empezaba a desempolvar recuerdos y trenzar destinos, no sabía hacia dónde iba ni cuál sería el desenlace, si es que lo había. Sospechaba que el final llegaría sólo con mi propia muerte y me atrajo la idea de ser yo también uno más de la historia y tener el poder de determinar mi fin o inventarme una vida. El argumento se complicaba; los personajes se tornaban más y más rebeldes. Trabajaba –si trabajo se puede llamar aquella fiesta– muchas horas al día, desde el amanecer hasta la noche. Dejé de ocuparme de mí misma, comía cuando Mimi me alimentaba y me iba a dormir porque ella me conducía a la cama, pero en sueños seguía sumida en ese universo recién nacido, de la mano con mis personajes, no fueran a desdibujarse sus delicados trazos y volver a la nebulosa de los cuentos que se quedan sin contar.

Al cabo de tres semanas, Mimi consideró que había llegado el momento de dar uso práctico a ese delirio, antes de que yo desapareciera tragada por mis propias palabras. Consiguió una entrevista con el director de la televisión para ofrecerle la historia, porque le parecía peligroso para mi salud mental prolongar ese esfuerzo si no había esperanza de verlo en la pantalla.

Isabel Allende, Eva Luna, Plaza & Janés Editores, 1987

...Hay un fantasma en el Nautilus y un lector conjetural, necesario, exacto, desconocido, que está del otro lado de las palabras como detrás de uno de esos espejos desleales que permiten espiar a quien se encuentra solo y no sabe que su mirada ciega está fija en las pupilas de otro hombre. Uno prepara sus cosas, no exactamente para escribir, sino para reconocerse en algunos gestos menores, abre la máquina, sitúa pulcramente el papel en el punto de partida, vierte en la copa la justa dosis de alcohol, de hielo, de desidia, y desde ese instante la soledad cobra la forma de un rostro y la literatura se vuelve carta sin destino y renegada confesión, porque el testigo, su sombra, ha venido a sentarse al otro lado de la mesa, y apoya en ella los codos y sonríe como si tomara posesión de la escritura y de la copa y del Nautilus entero, ya anfitrión, no huésped, ya dueño y juez de lo que uno todavía no ha escrito.

En el cristal del espejo, en el no menos delgado muro del papel escrito, sucede la cita de dos voces que se desean y se ignoran, y las manos extendidas buscan la lisa equivalencia de las otras manos, cobardes en la oscuridad, como si tantearan en ella indagando aristas y hostiles zanjas del aire mientras quieren hallar el contorno reconocido de un rostro. *Un cuerpo*, escribió para siempre don Pedro Salinas, *es el destino de otro cuerpo*, un libro, estas palabras que escribo, no importan si no hieren y aciertan como una daga en el corazón de esa sombra que es el lector futuro, el deseado testigo y cómplice que me mira desde la silla vacía o viene en mi ausencia a visitar las estancias del Nautilus. Estas palabras no me importan si no son el destino y la íntima posesión de alguien que existe y camina ahora mismo por una ciudad o una calle que no he visitado nunca, y me reconoce al recibirlas.

Miente quien dice no escribir para nadie, quien dice hacerlo para su solo placer o suplicio. Es posible que la literatura, como ha escrito Jaime Gil de Biedma, acabe pareciéndose al vicio solitario, pero yo prefiero imaginarla como un juego y una persecución regida por la cábala del azar. Uno escribe y aguarda, uno tiende al lector su cita, su celada de palabras asiduas, minuciosamente lo inventa igual que a una cierta edad inventaba los perentorios rasgos de la mujer que sin duda iba a concederle el destino. Sale a la calle, del todo ajeno a mi conciencia, compra el periódico, distraídamente lo abre sobre la mesa de un café, o acaso él también ha deseado y buscado y entonces la cita ya posee de antemano los atributos del reconocimiento, el culminado deleite de la persecución.

Para ese lector único y plural ha existido el Nautilus, para que otra voz, no la mía, inerte a su propio sonido, lo reviviera del silencio, de ese abandono de mensaje arrojado al mar en el que va a extraviarse la literatura cuando uno la aparta de sí como lastre o légamo en el que se le enredaba la imaginación ya ansiosa por alcanzar no roturados paisajes de papel en blanco. Un cuaderno escrito hasta su última página, un buque que está en una ciudad y en un libro, un hombre solo, tal vez, que eligió llamarse nadie y vivir bajo las aguas como quien se recluye y embosca tras la apariencia de su propia mirada y de su propio rostro conocido y extraño. Sabe que en alguna parte, muy cerca o al otro lado del mundo, hay un fantasma, un testigo, un cómplice de su soledad y su locura, y se sienta a esperar, a oír el silencio o los pasos cercanos, mirando fijamente la puerta que sin duda va a abrirse y las esquinas de los corredores donde puede surgir la figura deseada.

**Antonio Muñoz Molina, Diario del Nautilus, Mondadori, 1986**

(El Diario del Nautilus se publicó semanalmente en el periódico Ideal, de Granada, a partir de septiembre de 1983 hasta finales de junio de 1984)

## Dossier III

### **Agrégation interne d'espagnol. Session 2003**

Épreuve orale d'admission

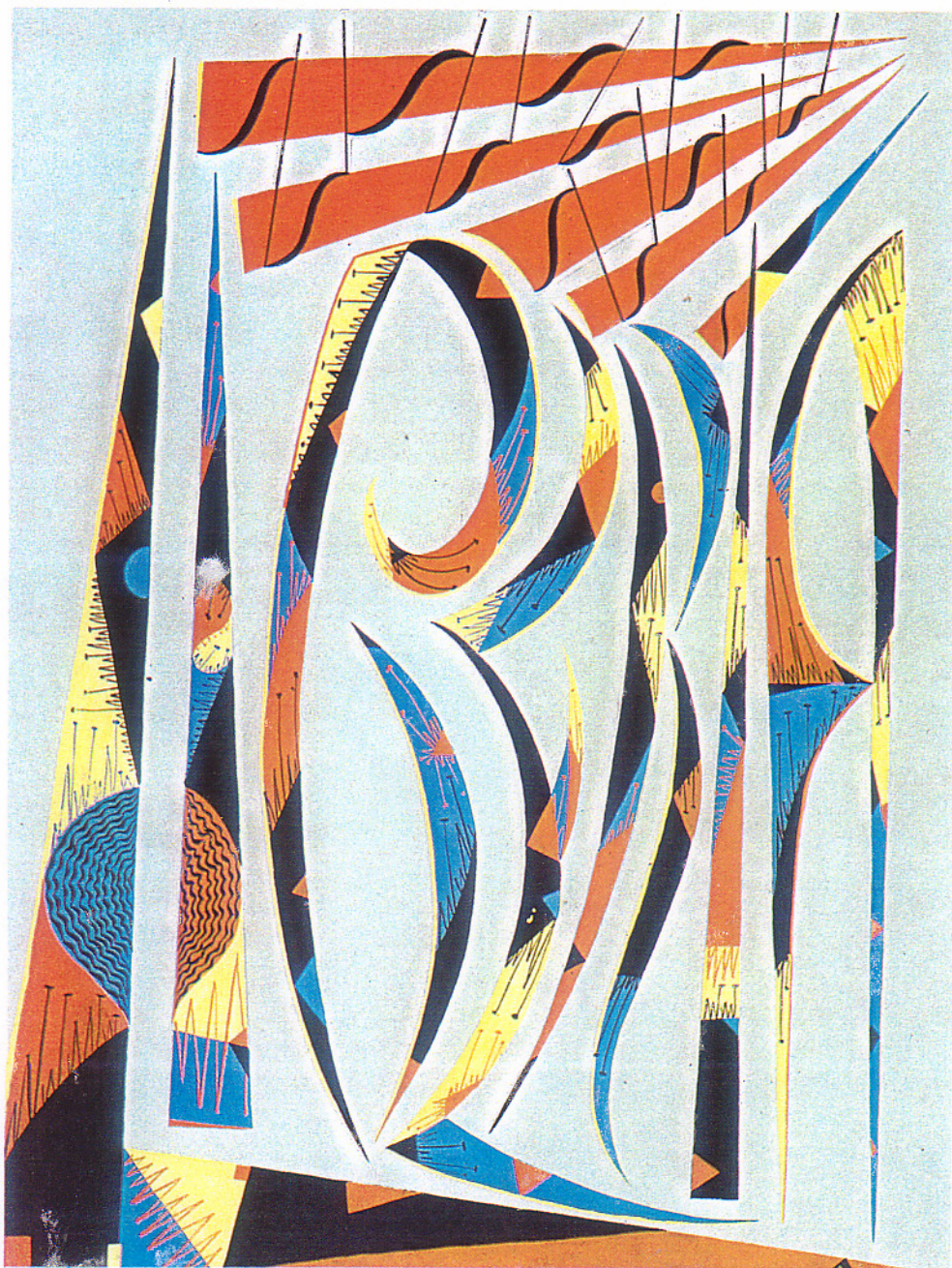
Exposé de la préparation d'un cours suivi d'un entretien

Vous souhaitez étudier ces documents dans une classe de Première.

Vous définirez au préalable, en le justifiant, l'axe thématique choisi.

En vous appuyant sur celui-ci, vous préciserez les objectifs linguistiques qui vous paraissent pertinents ainsi que la démarche que vous comptez adopter pour aborder l'étude de ces documents avec les élèves.

Quel type d'évaluation envisagez-vous ?



*Libería* (1972)  
EL LIRISMO DEL ALFABETO  
Tèmpera. 65 x 50

LAS PALABRAS

1 No me gaste las palabras  
no cambie el significado  
mire que lo que yo quiero  
lo tengo bastante claro

5 si usted habla de progreso  
nada más que por hablar  
mire que todos sabemos  
que adelante no es atrás

si está contra la violencia  
10 pero nos apunta bien  
si la violencia va y vuelve  
no se me queje después

si usted pide garantías  
sólo para su corral  
15 mire que el pueblo conoce  
lo que hay que garantizar

no me gaste las palabras  
no cambie el significado  
mire que lo que yo quiero  
20 lo tengo bastante claro

si habla de paz pero tiene  
costumbre de torturar  
mire que hay para ese vicio  
una cura radical

25 si escribe reforma agraria  
pero sólo en el papel  
mire que si el pueblo avanza  
la tierra viene con él

si está entregando el país  
30 y habla de soberanía  
quién va a dudar que usted es  
soberana porquería

no me gaste las palabras  
no cambie el significado  
35 mire que lo que yo quiero  
lo tengo bastante claro

no me ensucie las palabras  
no les quite su sabor  
y límpiese bien la boca  
40 si dice revolución.

Plinio BENEDETTI (Uruguayo)

“Letras de emergencia” (1969-1973)

in Inventario Poesía 1950-1985

Visor Madrid 1994, p 370

# Leer

JUAN JOSÉ MILLÁS

1 Estoy leyendo un libro mal encuadernado en el que las últimas palabras de cada línea se pierden en las profundidades del lomo, de manera que para acceder a ellas hay que desviscerar el volumen. Al principio, pensé en devolverlo, pero me he aficionado a hurgar en él como en las interioridades de un centollo. Las palabras rescatadas a los entresijos saben mejor que las que están a simple vista. Parece  
5 mentira que hayan inventado un libro electrónico, que por lo visto imita la textura del papel, y no hayan descubierto un libro que se pueda chupar, como la cabeza de una gamba, para extraerle la masa encefálica. De momento, si encuentra usted un volumen mal encuadernado, lléveselo a casa, arránquele los sesos sin escrúpulos y no dude en metérselos en la boca.

10 A veces, para acordarnos de que las palabras tienen sabor, conviene poner dificultades entre ellas y nosotros. O leer en un idioma extranjero. Un día, volando en una línea aérea alemana, me puse a hojear la revista de a bordo y lo entendí todo hasta que caí en la cuenta de que no sabía alemán. Ahora que tanta gente se va a estudiar inglés a Londres, hay que reivindicar el don de lenguas, que consiste justamente en disfrutar de los idiomas con la boca. Si te relajas y no piensas tanto en el significado de las frases como  
15 en su sabor, lo comprendes todo sin necesidad de estudiar. Cuando las palabras sean un bien escaso, como el caviar, recuperaremos el asombro de tragárnoslas y de volverlas a la boca, como los rumiantes, para masticarlas por segunda vez. El problema es que comemos palabras a todas horas, todos los días del año.

Los monjes de clausura, que sólo pueden hablar a determinadas horas, usan el alfabeto con avaricia. Cuando los vocablos son caros, se utilizan con más gusto, porque se añora su sabor. Ese niño que  
20 balbucea sus primeras palabras asombra a toda la familia, porque en él el vocabulario es todavía una rareza. Quizá usted no haya tenido ningún niño, pero si tiene la suerte de tropezar con un libro mal cosido, cuyas palabras sea preciso extraer de sus vísceras con la perversidad con que arrebatamos las huevas al salmón, tal vez adquiera o recupere el placer de leer este verano.

**EL PAÍS** **OPINIÓN**

Viernes  
14 julio  
2000 - N° 1533

## Dossier IV

### **Agrégation interne d'espagnol. Session 2003**

Épreuve orale d'admission

Exposé de la préparation d'un cours suivi d'un entretien

Vous envisagez d'étudier ces trois documents dans une classe de Terminale.

Quels axes thématiques adoptez-vous pour les mettre en relation ?

Dans quel ordre les abordez-vous ?

Vos objectifs sont à la fois culturels et linguistiques. Quels travaux écrits et oraux proposez-vous à vos élèves ?



UNA SOLA IMAGEN. Única fotografía de Miguel Gómez, datada en 1938.

### Ninguna placa para mi tío

Mi tío Miguel Gómez Jiménez nació en Sonseca (Toledo) en 1918, en una familia humilde. Era el mayor de seis hermanos, pasó una larga enfermedad en su adolescencia, le gustaba leer todo lo que caía en sus manos y sentía como propias todas las injusticias. Tal vez por eso ingresó en las Juventudes Socialistas Unificadas, y, una vez declarada la rebelión contra la República, combatió como miliciano en el infructuoso asedio al alcázar de Toledo y defendió la Ciudad Universitaria del avance de las tropas fascistas sobre Madrid. Como superviviente de esta batalla, pasó a formar parte del batallón de la Guardia Presidencial. En 1938 se encuentra en Tarrasa y, desde allí cruza a Francia, al igual que cientos de miles de españoles, en febrero de 1939. Media docena de cartas son el único testimonio de su exilio : una dirigida desde Argelès-sur-Mer, de marzo de 1939 ; otra fechada en mayo del mismo año, desde Bourg St. Maurice, y las restantes, escritas desde el campo-hospital de Noé, al sur de Toulouse, donde falleció el 14 de octubre de 1941. Su quebrantada salud no pudo resistir el cautiverio, los trabajos forzados y, sobre todo, el alejamiento de su tierra y de su gente. Hoy, 61 años después, no existe ninguna placa en ningún sitio que recuerde su sacrificio.

Emiliano Gómez Peces. Toledo

**EL PAÍS SEMANAL**, número 1377, domingo 16 de febrero de 2003

(El documento está sacado de un artículo titulado « El exilio contado por ustedes » que recoge cartas de lectores.)